Accessions ★★ Shelf No.
xq.194.55

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

2

Supplémens

au Dictionnaire des Athées

par

Jérome De La Lande.

De Lalande. *

Né à Bourg en Bresse, le 11 Juillet 1732.
Mort à Paris, le 5 avril 1807.

*(Joseph-Jérôme Le Français)

Don de M. Leblanc

NOTICE

SUR

SYLVAIN MARÉCHAL,

AVEC DES SUPPLÉMENS

POUR LE

DICTIONNAIRE DES ATHEES,

PAR JÉROME DE LA LANDE (1)

LA perte de Sylvain MARÉCHAL en est une pour la philosophie, car il avait un courage qu'on ne trouve presque jamais. Il n'a pas joui d'une grande considération pendant sa vie, parce que le hasard l'avait placé dans des circonstances capables de le

(1) L'Auteur donnera ce Supplément à tous ceux qui lui présenteront un exemplaire du Dictionnaire.

déprécier; mais comme dit Tacite : *suum cuique decus posteritas rependit.* Il m'a laissé le doyen et le chef de la secte socratique, et je ne dois pas trahir sa confiance.

Pierre-Sylvain MARECHAL étoit né à Paris, le 15 août 1750. Dès l'âge de 20 ans il faisait de jolis vers; il avait beaucoup d'esprit, il acquit beaucoup d'érudition; il avait une forte tête; ses réflexions le portèrent à la plus haute philosophie. Le Dictionnaire que je le déterminai à composer, et que j'engageai M. Cominge à imprimer, parut en 1800. Quoique fait à la hâte de pièces et de morceaux non digerés, il contient une immensité de faits, avec la profondeur des raisonnemens. C'est une espèce d'apologie de l'espèce humaine, destinée à faire voir que dans tous les siècles et dans tous les pays, malgré les Tyrans et les Prêtres, il a percé des philosophes au-dessus de la fange, qui couvraient l'univers. C'est aussi un ouvrage nécessaire à l'histoire de la philosophie, qui contient des faits plus remarquables que la plupart de ceux que Stanley, Burigni, etc. ont compilés.

Maréchal fut attaché à la bibliothèque

mazarine; mais elle était dirigée par des Prêtres qui, non-seulement ne l'avancèrent point, mais parvinrent à l'exclure.

Une circonstance malheureuse influa sur tout une partie de sa vie. En 1785, Mr. Riboud, magistrat distingué de Bourg en Bresse, avait publié un calendrier intitulé *Étrennes littéraires*, ou *Almanach offert aux amis de l'humanité*, où se trouve chaque jour quelque personnage célèbre; mais il eut attention de ne pas associer avec des saints les philosophes, qui auraient fait un contraste trop prononcé. En 1788, Maréchal eut la même idée; il fit imprimer son *Almanach des honnêtes gens*; il y mit Jésus-Christ, mais il y plaça Ninon. L'avocat-général, Seguier, déjà déshonoré parmi les gens de lettres, crut y voir des rapprochemens peu convenables à la religion. Il fit, le 7 janvier 1788, un réquisitoire au parlement, et il y eut un décret de prise-de-corps. Les parlementaires étaient ignorans et superstitieux, ils n'aimaient pas les gens de lettres. Pour soustraire Maréchal à cette persécution, on demanda une lettre de cachet; mais le commis qui l'expédia, eut la mal-adresse de mettre St.-Lazare, car je ne crois pas que les gens en place

aient eu envie de flétrir un jeune homme pour un motif si ridicule. Ce petit évènement lui fit un très-grand tort. L'opinion publique n'admet point de ménagement; et Diderot avait été refusé à l'Académie française, parce qu'il avait été quelque tems enfermé à Vincennes.

En 1781, MARÉCHAL publia ses *Fragmens d'un poëme moral sur Dieu*, ou *nouveau Lucrèce*, qui commencent par des citations très-imposantes, comme celle de St.-Justin, martyr, qui dit que les sages sont chrétiens, quand même ils seraient athées. Les vers de cet ouvrage sont harmonieux, ainsi que ceux d'un ouvrage qu'il publia en 1790, intitulé : *Dieu et les Prêtres, fragmens d'un poeme philosophique*, et qui est très-étendu ; il le termine par cet épilogue :

Dans des vers sans apprêt, à mon siècle frivole,
J'ose, amis, présenter le vice à découvert :
De la saine raison j'ai porté la parole,
Heureux si je n'ai pas prêché dans un désert.

En 1784, il donna *le Livre échappé au déluge*, ou *Pseaumes nouvellement découverts, composés dans la langue primitive ;* ce sont effectivement des pseaumes dans le style oriental, et dans lesquels on

trouve une morale très-pure ; cependant ce livre lui fit perdre sa place à la Bibliothèque Mazarine.

En 1797, *Culte et lois d'une société d'hommes sans Dieu*, en 103 *propositions*, 64 pages in-12.

En 1798, il publia *des pensées libres sur les Prêtres de tous les siècles et de tous les pays* ; il cite, page 174, un passage de Charron dans le livre de la sagesse, où l'auteur dit que : *toutes les religions ont cela de commun, qu'elles sont étranges et horribles au bon sens.* Livre II, chapitre V, page 137, édit de Bourdeaus, in-8°.

En 1798, il donna son *Lucrèce français*, recueil de poësies détachées, en vers, destiné à rendre la vertu aimable, et à imprimer dans la mémoire les maximes de la morale.

Maréchal fut un des plus éloquens prédicateurs de la morale et de la vertu, en les séparant des considérations qui leur sont étrangères ; et personne n'en a parlé avec plus de sensibilité, de raison et d'esprit.

Voici le catalogue de ses autres ouvrages,

donné en 1801, par Desessarts, dans le IVe tome des Siècles littéraires de la France.

Des Bergeries, 1770, in-12.

Le Temple de l'hymen, 1771, in-12.

Le Prix de l'arquebuse de Montereau, 1773, in-12.

La Bibliothèque des amans, 1777, in-16.

Le Tombeau de J.-J. Rousseau, 1779, in-8°.

Le Livre de tous les âges, 1779, in-12.

Dialogue entre l'Almanach royal et l'Almanach des Muses, 1781, in-12.

L'Age d'or, 1782, in-12.

Les Litanies de la providence commentées, 1783, in-12.

Recueil des poëtes moralistes français, ou *Choix de quatrains moraux*, Paris, 1784, 2 vol. in-18.

Costumes civils actuels de tous les peuples, 1784—85, in-4°.

Les Actions célèbres de tous les grands hommes de toutes les nations, IVe. livraison, 1787.

Tableaux de la Fable, 1787, etc.

Paris et la Province, ou *Choix des plus beaux monumens d'architecture, en*

France, dessinés par Sergent, accompagnés d'un texte explicatif, 1787.

Histoire de la Grece, représentée par figures, accompagnée d'un précis historique, 1788, IVe. livraison, 1789.

Catéchisme du curé Meslier. 1789, in-8°.

Dictionnaire d'amour, 1787, in-16.

Le Panthéon, ou *les Figures de la Fable*, avec leur histoire. 1791. in-8°.

Des *Anecdotes* peu connues sur les journées du 10 août, 2 et 3 septembre 1792, 2e. édition, 1793, in-16.

L'Almanach républicain, 1793, in-16.

Étrennes de la République française. 1793, in-8°.

Décades du Cultivateur, 2 vol. in-18.

Il a encore donné les *Explications du Muséum de Florence*, ou Collection des pierres antiques, statues et médailles du grand duc de Toscane, avec Mulot. 6 vol. in-4°.

L'*Histoire de France*, depuis l'élection de Pharamond jusqu'à nos jours, représentée par figures, avec Guyot. 1795. 5 vol. in-4°.

La Femme Abbé, in-12 ;

Et d'autres ouvrages moins importans.

Il travaillait pour des libraires: ils ont quelquefois abusé de son désintéressement.

Il y a encore de lui des *Odes anacréontiques*, des *Préceptes* dans le goût de La Rochefoucault; les *Prophéties d'Arlamek; l'Histoire universelle* en style lapidaire; pour et contre la Bible.

Son plus grand ouvrage est le *Voyage de Pythagore*, en Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, en Crète, à Sparte, en Sicile, à Rome, à Carthage, à Marseille et dans les Gaules; suivi de ses lois politiques et morales. 1798. 6 vol. in-8°.

Le sujet qui commence vers l'an 600, avant l'ère vulgaire, embrasse l'espace d'un siècle entier; ainsi il remonte deux siècles avant l'époque du Voyage du jeune Anacharsis, ouvrage fameux de l'abbé Barthélemy.

On trouve, dans celui de MARÉCHAL, la topographie de presque tout l'ancien monde, à la manière de Pausanias; tantôt des recherches historiques, revêtues d'images et de caractères; tantôt des fragmens de la plus haute antiquité, rétablis d'après le fil et sur la concordance des traditions. On y trouve les origines, les lois, les mœurs,

la philosophie, car tout était du ressort de ce grand homme ; et MARÉCHAL, plein d'érudition et de philosophie, a mis tout à profit pour nous, dans l'histoire du monde à cette époque, depuis les Indes jusque dans les Gaules. Il avait préparé une seconde édition et un 7e. volume qui lui fera honneur. Il avait fait aussi une Histoire de la Russie, qui était près d'être imprimée.

On ne pouvoit s'empêcher d'admirer en lui un assemblage étonnant de qualités précieuses ; la hauteur des conceptions les plus rares, les méditations les plus profondes, le courage de braver les ennemis et les dangers, la fécondité des idées, une érudition immense, un travail infatigable : il travailloit 12 à 15 heures par jour.

Dans son intérieur, la modestie, la bonté, la bienfaisance, l'amitié.

Il avoit adopté la révolution de 1792, et les principes démocratiques. Il fit même à ce sujet des pièces intitulées : *La Rosière*, et *Denis* à *Corinthe*, qui fut jouée sur un théâtre de Paris. Il était ami de Chaumette, l'un des plus violens jacobins ; mais cela ne lui fit faire aucune démarche contraire aux principes de la tolérance philosophique, et il ne cessa d'être ami de ceux qui pen-

saient autrement : je l'éprouvai personnellement.

Sa femme et sa belle-sœur tiennent à la religion : il était le premier à les engager d'aller à la messe ; il avait dans son cabinet un *Christ* et toutes les autres figures du culte, parce que sa femme le désirait. Dans le tems qu'il demeurait au cloître St.-Marcel, il logeoit chez lui des religieuses à qui il n'a jamais demandé de loyer. Il voulait qu'elles vinssent se chauffer l'hiver auprès de son feu. ; il fut lui-même chercher une vieille femme dévote qui n'avait aucune ressource pour vivre ; il l'alimenta jusqu'à sa mort, et paya son enterrement à l'église, comme elle avait paru le désirer.

Il était doux, poli, simple, modeste jusqu'à l'humilité, ne sachant pas demander, même ce qu'il avait droit d'exiger.

Il n'avait pas une taille imposante, une figure distinguée, un ton avantageux ; il bégayait ; tout était co tre lui de prime-abord ; et il y a si peu de gens qui aillent au-delà ! aussi ses talens manquèrent d'appui et de prôneurs. La philosophie qu'il professait ouvertement, lui faisait de la multitude, une multitude d'ennemis ; il n'a été heureux que par son cœur, son

caractère, son désintéressement, sa philosophie et son application.

Il aimait la campagne; après avoir habité long-tems le faubourg Saint-Marceau, il s'était retiré à Mont-Rouge, afin, disait-il, de jouir du soleil plus à son aise.

Il est mort d'obstructions, qui souvent sont la suite du travail de cabinet. Dès le mois d'août 1792, il ne pouvait plus aller à la bibliothèque mazarine; mais sa tête n'a point faibli; il dictait encore des vers quelques heures avant sa mort, arrivée le 18 janvier 1803; et quelques momens avant d'expirer, il disait à Me. Dufour, à Me. Perrier et à Me. Maréchal : mes amies, la nuit est venue pour moi, car il ne voyait déjà plus; quelle différence d'avec la Harpe, dont la tête avait foibli dix ans avant sa mort!

Maréchal avait épousé mademoiselle Zoë Després, dont le frère, secrétaire du conseil d'agriculture, au ministère de l'intérieur, est connu par de jolies pièces au vaudeville. Avant son mariage, pendant 6 ans qu'elle était à Mézières, il lui écrivait des lettres pleines de sensibilité, qui seraient dignes d'être imprimées.

Madame Dufour, amie du philosophe,

a composé sa vie avec plus d'étendue; je la sollicite de publier son ouvrage. En attendant, je n'ai pas voulu différer plus long-tems le témoignage que je devais à un ami, si recommandable par son savoir, son caractère, sa philosophie et son courage.

SUPPLÉMENS

AU

DICTIONNAIRE DES ATHÉES.

MARÉCHAL m'avait assuré qu'il avait des notes, des additions, des supplémens pour notre Dictionnaire des Athées; il est mort, et je n'en ai pu avoir communication; je me crois obligé d'y suppléer pour l'honneur de la secte philosophique.

Sur 800 noms que contient le Dictionnaire, indépendamment des nations, des sectes, des tribus, on nous reproche d'avoir nommé bien des personnes trop légèrement, sur des témoignages vagues, sur des passages peu concluans, sur une renommée incertaine. Sans-doute nous aurions tort s'il s'agissait d'une accusation; mais prétendant faire leur éloge, on ne se croyait pas obligé à une grande circonspection. Nous avons cité un passage de Newton, qui faisait Dieu tout bras, tout cerveau, tout œil, Jésus-Christ, à qui l'on a fait dire que Dieu est un corps; on ne dit pas pour cela qu'ils

fussent athées; mais le Dictionnaire des Athées doit comprendre aussi ceux qui, sans le vouloir, ont donné lieu de croire qu'ils étaient voisins de l'athéisme ou, du matérialisme, qui est à peu près la même chose.

On me reproche de parler trop d'athéisme ; je conviens que c'est un effet d'amour-propre; il me semble que je m'élève au dessus du vulgaire ; je suis plus content de moi, je m'estime davantage, en me voyant si convaincu, si affermi, si sûr d'une vérité si contestée, si méconnue. Je suis flatté, et je m'applaudis souvent d'avoir trouvé la vérité, par la force et la continuité de 50 ans de réflexions profondes, et de n'avoir plus aucune espèce de doute dans un sujet sur lequel presque tous les hommes sont dans l'erreur ou dans le doute. Je me félicite plus de mes progrès en athéisme, que de ceux que je puis avoir faits en astronomie, parce qu'il y a peu de personnes qui aient acquis l'évidence à laquelle je crois être parvenu; en y ajoutant une morale incorruptible, qui me rend incapable de faiblir dans aucun cas; inaccessible à la crainte, et au dessus des faiblesses honteuses de l'humanité.

Il y a une objection souvent faite par des gens de mérite ; ils disent que les Athées sont inconséquens, qu'ils ont intérêt à se livrer à tous les crimes, et qu'on ne doit pas se fier à un Athée ; mais on a prouvé dans tous les ouvrages d'athéisme, que le véritable intérêt est d'être vertueux. Ils disent qu'il nous suffirait d'être hypocrites, mais cela ne réussit jamais long-tems, il faut avoir l'habitude de la vertu pour être considéré, et cette habitude nous en fait bientôt un besoin.

Les croyans s'avilissent à mes yeux, quand ils disent que sans religion il n'y a point de vertu ; ils réduisent la vertu à une crainte problématique ; ils avouent leur disposition à tous les crimes ; ils ne sentent pas cette élévation, cette noblesse, ce besoin de la conscience et de l'estime de soi-même, qui met le philosophe au-dessus de tout le reste de l'humanité. Malheureux les hommes qui ne sentent pas le prix et le besoin de la vertu ! ils sont bien exposés à la négliger.

Oderunt peccare boni virtutis amore.
Oderunt peccare mali formidine pœnæ.

Le premier vers est pour les philosophes et le second pour les croyans.

Au lieu de dire Dieu me voit, j'aime à dire : je me vois moi-même, je me sens, je m'estime. A l'égard des méchans, nous disons, avec Juvénal : *virtutem videant in tabesc anique relictâ.*

L'âme du philosophe est d'une autre nature
Que celle de la simple et sotte créature.

Soyez certains, chétifs humains,

Qu'elle plane sur vous, semblable à ces montagnes
Dont on voit le sommet pur, libre et radieux,
Tandis que vers leurs pieds, la lumière des cieux,
A-travers un nuage, est transmise aux campagnes.

Sausserote.

Je crois la vertu d'un Athée plus sûre et plus noble que celle d'un croyant.

Quelle espèce de probité se donnent ces théistes, si ce n'est celle de la crainte, de la bassesse, de l'intérêt? Mais quelle sûreté y trouve-t-on? Ne sait-on pas combien les hommes sont capables d'oublier une crainte éloignée, pour un avantage présent? On mange sans cesse les choses qui doivent incommoder : on commet mille fautes avec la plus vive croyance et la plus forte persuasion de l'existence d'un Dieu vengeur : un voleur vous arrête malgré le risque de sa vie; la gloire entraîne l'officier à la

bataille ; l exemple, ou l'espérance y conduit un soldat malgré le péril le plus prochain.

On s'étourdit aisément sur un danger éloigné, et la crainte d'un Dieu qui ne punit que dans l'autre vie, fera peu d'impression sur les hommes qui ne sont affectés que des passions actuelles qu'ils éprouvent; mais un Athée, que l'amour de l'ordre, que l'équité naturelle, que la considération universelle, que le plaisir d'une bonne conscience ont accoutumé à pratiquer la vertu, aura des principes plus sûrs, plus persévérans, plus inébranlables.

Sois juste, dit l'Athée, parce que l'équité est le soutien du genre humain ; sois bon, parce que la bonté enchaîne tous les cœurs ; sois indulgent, parce que, faible toi-même, tu vis avec des êtres aussi faibles que toi.

Toutes les fois que l'intérêt personnel paraît moindre que le motif de l'intérêt d'autrui, il prend le nom de vertu ; mais la vertu même ne peut être, dans le principe, qu'un motif d'intérêt personnel.

Une seconde objection qu'on nous fait, vient de l'idée qu'on se fait de la pensée. Mais pour prouver que la matière pense, je considère d'abord que la pensée est un

changement de dispositions dans les organes. En effet, que faut-il de plus : une corde pincée frémit long-tems, donne plusieurs sons, agite plusieurs fibres ; la lumière reçue au travers d'un prisme, offre toutes sortes de couleurs. Il ne faut, pour une sensation, qu'un déplacement de fibres corporelles; plusieurs déplacemens combinés font une sensation agréable ou désagréable. La pensée ne suppose que plusieurs sensations simultanées ou successives (1). Le jugement n'est que la comparaison de deux sensations; comme le plaisir d'un accord n'est que la comparaison de deux sons. Le feu m'a brûlé une fois; toutes les fois que je songe à la brûlure, je n'éprouve autre chose que ce que j'ai éprouvé quand je me brûlais. J'ai été battu par des voleurs une fois dans ma vie, et lorsque je pense aux voleurs, en passant dans un bois, c'est la sensation éprouvée alors, qui reparaît ; c'est la pensée.

---

(1) Mon célèbre ami Montgolfier vit gonfler la chemise de sa femme sur un panier, et il fit la plus belle découverte que les hommes aient jamais faite; cependant il n'est pas de l'Institut, mais la perte est pour nous.

Toutes nos pensées se réduisent au plaisir ou à la peine, au désir ou à la crainte, donc toutes se réduisent à des sensations.

L'étude, pour parvenir à une fin, par des moyens détournés, suppose seulement l'aptitude des fibres, à représenter plusieurs images sans les confondre.

Si mes fibres peuvent recevoir à-la-fois l'empreinte d'un paysage tout entier, avec mille routes détournées, on pourra dire que je pense à un paysage; si dans ce moment même, j'ai dans l'estomac la faim, dans les membres la force, dans les yeux un lièvre, je le poursuivrai avec vigueur, mes sens saisiront la ligne qu'il va prendre. L'habitude, l'exemple, l'expérience, l'émulation, la crainte, le désir, sont les ressorts qui conduisent tout sur la terre, et la matière en est susceptible.

Troisième objection. L'exercice libre de la volonté, l'acte de ne pas vouloir manger quand on a faim, prouvent que notre être n'est pas mû simplement par des agens physiques. Les philosophes repondent : il est constant, de l'aveu de tout le monde, qu'il y a dans les organes corporels un mouvement qui accompagne la pensée, la volonté. Prenons le mouvement qui accompagne

l'exercice libre de la volonté, et disons : ce mouvement qui, selon vous, est produit par l'ame, peut être produit comme tout mouvement matériel, par un corps matériel ; supposons qu'il le soit en effet : alors ce qui se passe dans mon être, lorsque j'exerce ma volonté, s'y passera de même ; donc cet exercice de ma volonté ne suppose pas nécessairement une substance immatérielle, qui se détermine par elle-même, en produisant ce mouvement. Nous pouvons leur dire encore : vous ne pourrez jamais prouver une substance immatérielle, par des effets qui se passent tous dans la matière, par des actes qui ne sont produits que dans la matière, par des mouvemens que la matière reçoit et qu'elle peut communiquer, enfin par des effets que vous n'avez jamais vus ni éprouvés que par la matière, c'est-à-dire par vos organes.

La spiritualité est d'une imagination exaltée, et n'a été imaginée que long-tems après la matière, par ceux qui avaient besoin d'endormir le peuple. L'hipothèse de la spiritualité ne conduit qu'à des extravagances et à des folies.

Selon vous, cet être immense, infini, qui a cent millions de mondes étoilés à

gouverner, sans compter ceux que nous ne voyons pas, et mille millions d'habitans sur la surface de la terre, qui est une des plus chétives parties d'un de ces mondes, est occupé de chacun de ces êtres, dont la plupart ne s'en doutent pas ; car il n'y a pas la centième partie des hommes qui ayent quelque notion de ce que vous appelez Dieu.

Dieu est infini, il est parfait, il est juste ; il le seroit davantage cependant, si tout le monde le voyait, le comprenait, l'admirait ; au lieu que tant de gens n'y croyent pas, et ce sont ceux qui ont le plus d'intelligence, le plus d'envie de savoir la vérité. Jamais je n'ai réfléchi plus profondément que sur cet article.

Quatrième objection. On nous répète tous les jours : le monde ne s'est pas fait de lui-même. Je réponds que le monde est éternel, infini et nécessaire. On a de la peine à concevoir l'infini ; il est évident cependant, que le tems et l'espace sont infinis, car nous ne saurions imaginer un terme ni à l'un ni à l'autre. Le tems est infini *a parte ante* comme *a parte post* ; ainsi le monde éternel n'est pas si difficile à concevoir : la fin du monde, ou sa destruction, est impossible.

Sa création, ou son commencement, est également impossible à concevoir ; ou plutôt, on connaît l'impossibilité du commencement et de la fin. L'éternité est démontrée. D'ailleurs, il faut admettre l'éternité du monde, ou celle de Dieu, qui est un peu plus difficile à comprendre.

Cinquième objection. Il y a des raisonnemens astronomiques de Newton, auxquels je dois répondre, parce qu'un nom comme le sien est d'un grand poids. Bentley obligé de prêcher chaque année l'existence de Dieu, la vérité de la religion chrétienne, engagea Newton à lui fournir des idées tirées du système du monde ; et celui-ci lui répondit, en 1692, dans trois lettres qui ont été réimprimées dans la Bibliothèque Britannique, 1797, N°. 28 : voici ses principales difficultés.

1°. Que la matière se soit ici réunie en corps lumineux, là en corps opaques ; cela paraît inexplicable, par des causes purement naturelles, et l'on est forcé de recourir à la disposition d'un agent volontaire.

2°. Il est clair pour lui, qu'il n'y a aucune cause naturelle qui puisse déterminer toutes les planètes à se mouvoir dun même côté.

3° Si Jupiter et Saturne eussent été plus

près du Soleil, ils auraient causé de grands dérangemens dans le système entier.

4°. Newton dit encore : Je ne connais aucun pouvoir dans la nature, capable de donner l'impulsion transversale aux planètes, si ce n'est un bras divin.

5°. Si leurs vitesses et leurs distances n'étaient pas proportionnées, elles auraient décrit un hyperbole, et toutes ces circonstances montrent l'action d'une cause qui est très-habile en mécanique et en géométrie.

C'est ainsi que les difficultés se convertissaient en preuves pour ce grand homme prévenu, et aussi incapable de secouer les préjugés de son enfance, que le sont les enfans et les femmes, du moins à l'ordinaire, car j'en ai connu qui les avaient surmontés de bonne heure. Mais toutes les fibres de ce cerveau étonnant, étaient des fibres calculantes, il n'en restait point pour la métaphysique ; la nature avait épuisé ses forces pour les premières, et Newton était d'autant plus fort pour le calcul, qu'il était plus faible d'ailleurs ; comme on le voit dans son Apocalypse, et même à la fin de son immortel ouvrage des *Principes*, où il finit par un scolie de quatre pages, à l'honneur de

la divinité, conclusion bien étrangère à son livre et bien étrange en elle-même; au reste, c'est dans la seconde édition de Newton, en 1713, que l'article de Dieu est plus étendu; mais c'est Cotes qui fit cette édition; Newton n'était déjà plus le Newton de 1687.

Il y a long-tems que M. de Marguery, célèbre officier de la marine, et grand géomètre, démontra, dans les mémoires de l'Académie de marine, que trois corps existans seuls, l'un peut, par l'attraction des deux autres, acquérir un mouvement de révolution, sans mouvement de projection, suivant l'idée de Diderot.

M. de Laplace, qui est géomètre comme Newton, mais qui n'est ni superstitieux, ni faible, ni crédule, a fait voir dans son *Système du monde*, comment on peut expliquer physiquement la projection des planètes, et il ne faut être ni Newton, ni Laplace, pour comprendre qu'un corps en pousse un autre quand il le rencontre, et que dans l'immensité de l'univers, où tout est en mouvement, de toute éternité, ces rencontres ont dû arriver plus d'une fois.

Newton avait déjà fait ces petites objections dans le scolie dont j'ai parlé, et le baron d'Olbach, dans le Système de la

nature, y avait répondu sans doute d'après d'Alembert, qui était avec lui dans la société la plus intime. Mais ce qui nous sert le plus a écarter l'autorité de Newton, c'est l'absurdité de ses idées sur l'Apocalypse.

« Dieu nous a donné ces prophéties, de » même que celles de l'Ancien Testament, » non pour satisfaire la curiosité des » hommes et les mettre en état de pré- » dire l'avenir ; mais afin que, quand les » évènemens seraient arrivés, on comprit » les prophéties, et que l'on reconnut la » prévoyance de Dieu, non celle de l'in- » terprète, par les évènemens prédits plu- » sieurs siècles auparavant, qui feront voir » aux hommes que le monde est gouverné » par une providence ». (*Opuscula*, IIIe. tome, page 447).

En conséquence, Newton trouve, dans l'Apocalypse, toute l'histoire des empereurs et des Turcs, jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453; il est vrai qu'il n'avait point publié lui-même ces rêveries, ce fut en 1733, sept ans après sa mort, qu'elles virent le jour, et il me semble que les éditeurs auraient pu respecter d'avantage la mémoire de ce grand homme.

Je me permis, dans le *Bien informé*, du

28 mars 1800, en annonçant le Dictionnaire des Athées, d'expliquer la faiblesse de Newton, par la différence des couches de la substance médullaire du cerveau, qui peut être sont affectées à des opérations différentes.

Quand je vois la dévotion de Newton, la profession de foi de Bouguer, en mourant, cela me fait peu d'impression. Ces grands hommes avaient plus d'esprit que moi; mais l'habitude et la crainte les avaient empêchés de discuter, leur avaient fait une habitude du respect, qui défend le doute, et qui fait un crime de l'examen. Halley, qui était ami de Newton, lui en faisait la guerre; je lai ouï raconter en Angleterre.

Le spectacle du ciel paraît à tout le monde une preuve de l'existence de Dieu. *Cæli enarrant gloriam Dei.* Je le croyais à dix-neuf ans; aujourd'hui je n'y vois que de la matière et du mouvement. On me dit souvent: Mais vous, qui contemplez le soleil, la lune et les étoiles, comment n'y voyez-vous pas l'Etre-Suprême? Je réponds: je vois qu'il y a un soleil, une lune, et des étoiles, et que vous êtes une bête.

Après avoir rapporté les objections de nos adversaires, je finirai par leur démander

comment ils expliqueront l'âme des bêtes et quelques phénomènes relatifs à nous-mêmes

Le cerveau des quadrupèdes est de la même substance que le nôtre ; ils mangent, ils multiplient comme nous ; ils craignent, ils s'attachent, ils haïssent comme nous ; ils diffèrent cependant beaucoup par les opérations de l'âme ; elles tiennent donc à de bien petites différences.

Le cerveau d'un homme d'esprit et celui d'un imbécille, diffèrent encore moins dans tout ce qui tombe sous nos sens, dans tout ce que l'anatomiste peut distinguer ; ainsi, la finesse des organes qui produisent la pensée, l'esprit, le génie est telle, qu'on ne peut nous les faire appercevoir.

M. Pinel, en 1800, qui a travaillé sur la guérison morale des foux, a lu un mémoire à l'Institut, où il dit que les idiots et les crétins ont le crâne plus étroit, plus épais, et plus irrégulier ; mais cela me paraît un peu vague, du moins cela ne prouve rien pour la substance même du cerveau.

Le sommeil qui nous ôte un tiers de la vie, me suffirait pour faire voir que l'âme est une chimère. Car, que deviendrait l'âme pendant le sommeil, l'esprit dort-il aussi-bien que la matière ?

Quand je vais me coucher, ce moment augmente mon mépris pour l'espèce humaine. Je vais être huit heures comme un végétal inanimé ; si je fais des rêves, ils me montreront le mouvement irrégulier, bizarre, foux, de mes organes matériels, et m'empêcheront d'admettre rien de plus dans mon chétif individu.

La substance médullaire du cerveau, qui paraît être le principe de toutes les sensations et de toutes les opérations de l'esprit, est comprimée pendant le sommeil, où il y a plus de chaleur et de gonflement dans les vaisseaux : voilà peut-être pourquoi les rêves sont un mouvement irrégulier et désordonné, où il n'y a plus de raison ni de bon sens ; mais l'opération est de même espèce que dans la veille.

Le 27 mars 1800, l'on était embarrassé à l'Institut, pour proposer un prix de physique ; je demandais qu'on proposât la différence du sommeil à la veille. Les songes sont des opérations bizarres, irrégulières, incohérentes ; cependant la substance médullaire du cerveau est la même quand on veille et quand on dort ; mais les anatomistes doivent, ce me semble, nous éclaircir là-dessus.

Les somnanbules, qui vont juste à leur but sans y voir, les foux, qui raisonnent quelques fois très-juste, prouvent bien qu'il n'y a en nous que de la matière et du mouvement; quelques fibres inactives ou agissantes, font toute la différence entre les deux circonstances, qui sont d'ailleurs de la même espèce. Il m'est impossible de mettre l'âme pour l'un, et de lui ôter son action pour celui qui dort, pour le somnambule, pour l'insensé où l'âme n'a rien à faire.

L'intelligence des animaux, des huîtres, des fourmis, que Dupont a célébrée dans sa *Philosophie de la nature*, prouve que l'âme n'est pas nécessaire pour exécuter ces combinaisons apparentes. Il y a plus de différence entre Newton et un crétin, qu'entre un crétin et un singe, la substance médullaire fait toute la différence.

Quoique je parle spécialement du cerveau, comme principe de nos idées et de nos sensations, je crois bien que les nerfs et la substance nerveuse influent sur la force vitale comme le cerveau, que les sensations sont répandues dans tout le système.

M. Suc, en 1797, assurait que les nerfs suffisent pour le mouvement, sans le cerveau. M. Lassus n'est pas de son avis; ce-

pendant Redi avait vu une tortue vivre et marcher six mois après qu'on lui eut coupé la tête. Haller, Morgagni, Bartolin, Valisniers ont vu de ces fonctions vitales malgré l'altération du cerveau. (*Mém. de de l'Acad.* 1701, 1711 et 1712). On a vu des fœtus sans tête. (*Transactions philosophiques*, 1793). Un autre sans tête, sans poitrine ni ventre ; c'était moins un homme qu'une plante. A l'Institut national, au mois de juillet 1797, on racontait qu'un papillon avait volé 20 minutes après qu'on lui avait coupé la tête ; le hanneton sans tête marche encore, sonde le terrein avec ses pattes.

Les expériences faites sur le galvanisme, en 1803, prouvent qu'on peut exciter dans un corps mort des mouvemens semblables à ceux des corps vivans : ceux-là du moins n'ont pas besoin d'âme.

Un seul gland peut produire des millions de grands chênes ; cela me suffit pour voir la force de la matière et du mouvement, les êtres pensans et se réproduisans n'ont rien de plus extraordinaire pour moi.

Les Croyans ne pouvant répondre à nos raisons, répondent par des injures, je ne parlerai que des plus récentes.

La Harpe publia, il y a sept ans, un livre

intitulé : *Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, ou *la Persécution suscitée par les barbares du XVIIIe siècle contre la religion*, par J.-F. La Harpe, 1797, 2e. édit., 267 pages in-8°.; on y trouve, page 4, cette phrase.

« Cette philosophie que je traite (grace » au ciel) avec tout le mépris qu'elle mérite, » n'est uniquement que celle des écrivains » qui se sont eux-mêmes appelés philo- » sophes parce qu'ils prêchaient l'athéisme, » l'irreligion, l'impiété, la haine de toute » autorité légitime, le mépris de toutes les » vérités morales, la destruction de tous » les liens de la société ».

Je répondis dans le journal de Paris, 29 avril 1797 : « La Harpe confond encore les » Athées avec les ennemis de la morale et » des autorités; rien ne peut expliquer ce » délire de la calomnie, que la peur qui » affaiblit les organes. Il a été en prison, » il a été en danger, cela suffit pour excu- » ser un homme d'esprit descendu à ce » degré d'abaissement; il peut se consoler » encore par l'exemple de Newton, ce » génie étonnant d'ailleurs, qui finit par » trouver l'histoire de l'Empire dans l'Apo- » calypse; l'âge explique tout, et il faut

» plaindre l'humanité exposée à une si » honteuse décrépitude ».

Cette réponse m'occasionna une longue dispute dans les journaux. Dans la Quotidienne, du 23 floréal, 10 mai 1797, M. de La Harpe s'expliqua sur la calomnie dont je l'avais accusé. Voici ses termes.

« Ces écrivains qui se sont eux-mêmes appe- » lés philosophes parce qu'il prêchaient l'a- » théïsme le mépris de toutes les vertus mo- » rales, la destruction de tous les liens de la » société; etc.; tous ces caractères sont le ré- » sultat plus ou moins marqué des écrits de » Diderot, Helvétius, Raynal, Boulanger, » Condorcet, du Système de la nature ».

C'est bien ici que l'on pourrait se servir des termes de M. La Harpe, dans la même lettre où il dit : Vous mentez monsieur l'Anonyme; et lui dire : Vous mentez M. de La Harpe ; vous n'avez cité aucun passage de ces philosophes que vous nommez, où l'on peut trouver *le mépris de toutes les vertus morales*; vous citerez peut-être, mais on aura soin de vérifier vos citations, pour qu'une phrase isolée ne présente pas un résultat différent de celui de l'auteur, comme cela vous est arrivé.

Dans la Quotidienne du 13, M. de La

Harpe accabla d'injures dégoûtantes l'anonyme qui l'accusait d'intolérance ; il ne voyait pas que c'est la plus horrible intolérance que de présenter comme ennemis de la morale et de la société, ceux qui ont voulu travailler à la perfection de l'espèce humaine, en écartant les préjugés qui aveuglent l'humanité, et qui l'ont si souvent dégradée ; mais La Harpe ne voit rien ; son aveuglement religieux lui ôte la justice, la raison et la mémoire.

Rœderer prit mon parti, et je lui écrivis le 26 mars 1797 : Je vous remercie, monsieur, au nom des philosophes, de la manière dont vous avez relevé les inepties de M. de La Harpe, et ses sottes déclamations contre la philosophie. J'ai vécu avec les plus célèbres Athées, Buffon, Diderot, d'Olbach, d'Alembert, Condorcet, Helvétius ; ils étaient persuadés qu'il fallait être imbécille pour croire en Dieu. Qu'auraient-ils dit de M. de La Harpe ? Celui-ci pourrait dire : Mais Newton y croyait. On lui dirait : Il a fait plus, il crut aux prophéties ; mais il était vieux, l'âge affaiblit la tête ; celle de M. de La Harpe n'a pu résister à la crise révolutionnaire : la peur a affaibli ses facultés physiques ; heureusement il lui reste une

charmante élocution, du style, de l'érudition et du goût, qui m'enchantent quand je l'entends au Lycée. Puisse-t-il s'abstenir d'y parler de dévotion et de philosophie, pour son honneur, et par respect pour les précepteurs du genre humain !

Le comte de Lauragais, dans une *Lettre d'un incrédule à un converti qui lui dit des injures*, le ridiculisa. Mais, le 4 septembre, La Harpe fut obligé de s'enfuir, à cause de son journal, et la dispute cessa.

M. Planche, dans ses excellentes *Éphémérides*, que je lis tous les soirs, (édition de 1797), après avoir parlé des vertus de Spinosa, au 21 février, ajoute : « Mais on a remarqué que tous les Athées » avaient le soin de se donner ainsi l'extérieur de quelques vertus difficiles à pratiquer, pour accréditer leur système, et ne » pas laisser croire qu'il est uniquement le » fruit d'un esprit et d'un cœur déréglés ».

Une prévention aussi extravagante, aussi abominable, ne peut venir que d'un fanatisme porté jusqu'à l'aveuglement et au délire. Tout le bien qu'ont pu faire les grands hommes que je viens de citer, n'était donc que pour cacher le déréglement

de l'esprit et du cœur, dont il n'y a cependant aucune preuve.

Je plains les dévots qui connaissent si peu la vertu ; ils s'estiment eux-mêmes si peu, qu'il m'est impossible de les estimer beaucoup.

Dans le Journal des Débats, le plus recherché actuellement, et le plus piquant de nos journaux, on rendait compte, le 13 septembre 1803, d'un beau discours de M. Luce de Lancival, prononcé au Prytanée, où le reproche d'immoralité est reproduit avec beaucoup de force. Mais un littérateur n'est pas physicien ; il n'a pas étudié la matière et le mouvement ; il ne peut que répéter les anciennes injures vomies par les aveugles contre les clairvoyans.

Pour moi, transporté dès l'âge de 19 ans (en 1751) à l'école du roi de Prusse et des philosophes dont il était environné, j'appris à m'élever au-dessus des préjugés. Je n'ai jamais trompé une femme ; j'ai fait du bien toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion, j'en fais encore tous les jours. Mais M. Planche ne croit point à la vertu, et probablement je ne suis pour lui qu'un hypocrite, peut-être un homme aveuglé par les passions.

Le célèbre géomètre, Euler, n'était pas de la société des philosophes de Berlin; semblable à Newton, par son talent, il était persuadé, comme Newton, qu'on doit s'interdire sur Dieu tout examen et tout raisonnement; mais il conserva sa tête plus long-tems que Newton; et Euler, qui lisait tous les jours la bible, n'y a jamais trouvé l'histoire du bas empire.

On nous dit souvent que nous voulons paraître des esprits forts; ceux qui font ce reproche reconnaissent donc qu'ils sont des esprits faibles : je le crois avec eux.

J'aime la religion, parce qu'elle met dans les mains de ses ministres des moyens de contribuer au bonheur de l'humanité. Un bon curé est un trésor. Mais les prêtres ont horriblement abusé de leur empire; ils doivent me pardonner quelque inquiétude à leur sujet. Les massacres effroyables et multipliés que l'histoire des Juifs et celle des Chrétiens nous rapportent, autorisent ces inquiétudes; mais nous ne craignons plus leur fureur, nous pouvons leur pardonner. Dans mon voyage d'Italie, j'ai fait voir mon respect pour la religion. Le pape Clément XIII (mort en 1769), qui m'aimait beaucoup parce que j'étais adorateur des

jésuites, et qui connaissait mes opinions philosophiques, fit des efforts, en 1765, pour me convertir; mais il ne put obtenir du ciel la grace efficace pour moi.

Monge me disait devant le grand Bonaparte que j'étais un Athée chrétien; je lui dis : Mon athéisme est le résultat de mes méditations sur l'univers : mon christianisme est le fruit de mon expérience sur les hommes.

Je ne désire pas que mes raisonnemens contre Dieu aient une grande publicité; j'en fais imprimer un petit nombre pour les adeptes.

Non est hic piscis omnium.

CATALOGUE

DES AUTEURS

Qu'on aurait pu ajouter au Dictionnaire des Athées;

Avec des Corrections pour quelques articles.

Académie de Platon. Suivant les académiciens, l'âme a trois parties différentes, et chacune a son séjour; une partie incorruptible placée dans la tête; une partie concupiscente placée dans le cœur; une partie animale placée entre le diaphragme et l'ombilic; celle-ci préside aux fonctions animales, la moyenne aux passions, la supérieure à la raison. (*Œuvres de Diderot*, tome VI, pag. 374 et 484).

Américains. Dans une liste de ceux que la fièvre jaune avait emportés, en 1802, aux Etats-Unis, on les comptait par chaque religion, et l'on finissait par quatre Athées.

Bembo, cardinal. C'est à lui que Léon X adressa ce propos si connu : Que de bien

nous a fait cette fable du *Christ!* Cela prouve que le pape et le cardinal ne croyaient pas en Dieu. C'est ce même Bembo qui disait : « Je ne puis vous rendre raison de rien en » physique, non plus qu'en morale, si vous » n'admettez Jésus-Christ ».

Beroald (*François*), de Verville, auteur du *Moyen de parvenir*.

Breton (*J.-B.-J.*), l'un des coopérateurs de la Bibliothèque française. « Ne » pensez pas substituer à une religion révélée cette chimère que vous appelez religion naturelle. Quoiqu'on fasse, chaque » peuple.... aura toujours une religion. Si » vous en anéantissez une, il s'en fera bientôt une autre. Un imposteur viendra » qui.... établira une nouvelle doctrine.... » Il n'est pas un déiste qui n'ait quelques » fois des doutes sur l'existence même de » la divinité ». (*Bibliothèque française*, 5e. année, N°. 12.

Breton (*Adélaïde Gosselin Le*) a fait sa déclaration au Lycée ; et c'est une des femmes les plus spirituelles, les plus instruites, les plus aimables que je connaisse.

Burigny (*l'évêque de*), célèbre académicien, a fait l'examen des apologistes de la religion chrétienne, sous le nom de

Freret, et l'histoire de la philosophie payenne. Il est mort le 8 octobre 1785.

Cabanis, en 1803, a fait un livre sur le physique et le moral de l'homme, 2 vol. in-8°., où il réduit tout le moral au physique.

Cadet-Gassicourt, habile pharmacien, fils du célèbre chimiste, a fait une préface à son *Dictionnaire de Chimie*, où il a établi l'influence de la matière sur les opérations de l'intelligence humaine.

Carra, dont j'ai donné la notice dans le Journal du département de l'Ain, du 18 août 1802, était né en 1743; il périt le 31 octobre 1793, avec plusieurs autres députés. Il avait publié, en 1777: l'*Esprit de la morale et de la philosophie*, où l'on voit qu'il était Athée. Il commença par ces vers:

Cet Etre merveilleux qu'on nomme Etre Suprême,
Ce Dieu, n'en doute point, ô homme, c'est toi-même!
C'est en méconnaissant les droits de la raison
Que tu perds ce beau titre, et qu'il n'est qu'un vain nom.

M., Épitre aux Philosophes.

Cartaud de la Villate. « Les rois

» consacrèrent la religion, et les prêtres » firent encenser le trône. La religion dé- » pendait du prince, etc. ». (*Essais critiques sur le goût*, page 16). « Telles purent être » les origines du trône et de la religion... ». (*Ibidem*, page 19). « Insensiblement l'hé- » résie vint à paraître (au XVe. siècle), » avec l'aurore de la littérature.... La reli- » gion ne fut presque plus qu'une affaire » de bienséance, etc., etc. ». (*Ibidem*, page 120).

Cérutti, d'abord jésuite, ensuite député, mort en 1792, termine le poëme des Jardins de Betz, par une note qui contient l'éloge d'un Athée parfait honnête homme.

César soutint, en plein Sénat, qu'il n'y avait plus rien après la mort. Caton le réfuta, comme le rapporte Saluste dans le discours de Caton. Il n'était pas le seul à Rome, à en juger par ces vers de Juvénal :

Esse aliquos manes et subterranea regna
Nec pueri credunt.

II, 149.

Cicéron, *De naturâ Deorum*, fait parler des interlocuteurs dans des sens différens; mais on ne peut douter de sa manière de penser, en voyant qu'il n'osait s'expliquer : *qui autem requirunt, quid quaque*

de re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt quam necesse est. (L. I, art. X).

Clootz. La convention nationale renvoya à son comité de salut public, la proposition faite par Clootz, d'ériger une statue à Jean Meslier, curé d'Estrepigny, près Vousières, à 11 lieues de Rheims en Champagne, qui fit très-bien son état, mais laissa en mourant sa profession d'athéisme.

L'assemblée constituante, au mois de juin 1791, avait renvoyé au comité la motion de Saintez, député d'Auch, contre les Athées; ce fut pour éviter une discussion, où les prêtres auraient fait tapage. Saintez, à qui je me plaignis, me fit une réponse assez satisfaisante. On m'assura que Saintez avait un oncle curé, fort riche, à qui il voulait marquer son zèle.

Daube. *Essai d'idéologie*, in-8°., 1805.

Il observe que Condillac qualifie de démonstrations les trois preuves qu'il donne, dans trois ouvrages différens, de la spiritualité de l'âme. Daube réfute celle qu'il trouve la plus étendue et la plus méthodique, et se flatte d'en faire appercevoir le vide. M. Sicard lui en fait un reproche dans le Moniteur du 10 septembre; il ne manque pas de nous injurier comme font tous les dé-

vots, en disant : « Laissons à ceux dont les excès attestent l'avilissement de leur âme, la désolante doctrine de la matérialité et du néant ».

Démonax, philosophe né en Chypre. Lucien a écrit sa vie : il fut plus recommandable encore par ses vertus et ses qualités aimables que par son esprit supérieur. On lui demandait ce qu'il pensait des Enfers : « Attendez un peu, répondit-il, quand » j'y serai, je vous en donnerai des nou- » velles ». A cette question, l'âme est-elle immortelle ? « Oui, repondit Démonax, » comme tout le reste ». Accusé d'impiété, voici comme il se défendit : « Si je n'ai » point sacrifié à Minerve, c'est que j'igno- » rais que cette déesse eut besoin de mes » sacrifices; je ne me fais point initier aux » mystères d'Eléusis, parce que je ne pour- » rais m'abstenir de les divulguer, par » amour de l'humanité, s'ils renferment » quelque chose d'utile, et pour en détour- » ner les autres hommes, s'ils sont con- » traires à l'honnêteté ».

C'est Démonax qui dit aux Athéniens, lorsqu'ils voulurent établir dans leur ville un spectacle de gladiateurs : « Renversez » donc auparavant l'autel élevé par vos

» ancêtres à la pitié ».... Et à un magistrat supérieur, qui le consultait sur les moyens de s'acquiter parfaitement de son emploi : « Fuyez la colère, parlez peu, écoutez » beaucoup ».

Après avoir vécu près d'un siècle sans maladie, ce philosophe mourut en s'abstenant volontairement de nourriture, lorsqu'il sentit que l'affaiblissement de la vieillesse le mettait hors d'état de pourvoir lui-même à ses besoins.

ECCE VIR.

DIDEROT était Athée très-ferme et très-réfléchi; suivant Naigeon, tome VI, page 374. Mais il ne voulait pas être brûlé.

Le *Septique français*, manuscrit unique de Diderot, qu'on avait saisi chez lui, a été acheté par Naigeon, en 1800.

DUPUIS, dans l'abrégé de son grand ouvrage de l'Origine des cultes, 1798, in-8°., me paraît être Athée; cependant il n'en convient pas tout-à-fait.

EDGEWORTH (*Mis Marie*), dans son beau traité de l'éducation pratique, paraît avoir une forte teinte de la doctrine du matérialisme, suivant son dévot traducteur, Charles Pictet; mais celui-ci est de Genève,

où l'on tient beaucoup à la religion.

Epicharme, poëte sicilien, qui servit de modèle à Plaute. « Soyez sobre, et souvenez-vous de ne pas croire; c'est le nerf » de la raison ».

Euclide. On peut rapprocher son athéïsme de cette lucidité, de cette justesse, qui en ont fait le premier auteur élémentaire en géométrie. C'est qu'en effet, un esprit accoutumé à l'évidence, repousse avec dégoût les absurdités théologiques. Le P. Mereaux, supérieur de l'institution de l'Oratoire, à Paris, abandonna la carrière des mathématiques, où il aurait pu se faire un nom; « parce que, disait-il à un ami, l'é» tude de cette science dessèche l'âme, et » la rend incapable de goûter les vérités de » la regon» .

Euripide. « Tu vois cet *Éther* qui est en » haut, qui est sans bornes, et qui entoure » la terre de ses bras humides: Crois le Jupi» ter, crois le Dieu »! Ces vers appartenaient probablement au *Thyeste* d'Euripide; c'est du moins dans son *Thyeste* qu'Ennius en avait inséré la traduction.

. . . . . *Aspice hoc*
Sublime candens quem vocant omnes Jovem.

La *Ménalippe* d'Euripide commençait ainsi : « O Jupiter ! quelque soit ce Jupiter ; » car je ne le connais que pour en avoir » entendu parler ». — La même idée est répétée dans son *Oreste* (Vers 412, édit. de Parson, et 420, édit. de Brunk) : « Nous » sommes esclaves des Dieux, quels que » soient ces Dieux » ; et dans l'*Hercule furieux* (vers 1264) : « Jupiter, quelque » soit ce Jupiter » !....

Quand on se rappèle que ce poëte était ami et disciple de Socrate, on peut croire que la doctrine de celui-ci est mieux établie dans ces passages, que dans les écrits de Platon.

Fo, ancien philosophe chinois, est regardé comme un Dieu. A sa dernière heure, il assembla ses disciples, pour leur déclarer que jusqu'alors, il ne s'était expliqué que par des figures et des paraboles, sous le voile desquelles il avait caché la vérité, pendant l'espace de 40 ans ; mais qu'étant prêt à les quitter, il voulait leur communiquer le fond de sa doctrine. Qu'il n'y avait pas d'autre principe des choses, que le vide et le néant, que tout était sorti du néant et devait y rentrer, et que telle était la fin de toutes les espérances.

Les derniers discours de Fo, firent naître une secte d'Athées entre les bonzes. La secte de Fo fut apportée des Indes, 65 ans avant notre ère. (*Abrégé de l'Hist. des Voyages*, tom. VIII, pag. 111).

Frédéric II, roi de Prusse, a fait l'éloge de La Mettrie, mort à Berlin, le 11 novembre 1751. Cet éloge est dans l'Histoire de l'académie, pour 1750; j'étais présent lorsque le sécrétaire de Frédéric vint lire cet éloge, comme composé par le roi lui-même.

Fréret. Il y a quelques-uns des ouvrages qu'on lui attribue, dont il n'est pas sûr qu'il soit l'auteur; mais la lettre de Trasibule à Léucippe, qui est certainement de lui, est un chef d'œuvre de logique et d'éloquence, où toutes les arguties des théistes sont pulvérisées.

Fréville, économiste, donna en 1775 la traduction du livre anglais de Baretti, intitulé : *les Italiens*, ou Mœurs et coutume d'Italie, et fit beaucoup d'autres ouvrages; c'était un Athée des plus fermes que j'aie connus : il est plus ancien que Fréville l'instituteur.

Gall. *Exposition de la doctrine physionomique du docteur Gall*, ou Nouvelle théorie du cerveau, considéré comme le

siège des facultés; chez Henrichs, rue de la Loi, N°. 1231, in-8°., 1803.

En décembre 1801, un ordre du cabinet de Vienne lui a défendu de continuer ses leçons, sous prétexte que : « La nouvelle » théorie de la tête, n'était propre qu'à » bouleverser les têtes, à saper les fonde- » mens de la religion, et à propager le » matérialisme ».

GAUTHEROT, physicien distingué, surtout pour le galvanisme.

KANT, le plus fameux métaphysicien de l'Allemagne, me paraît détruire les preuves qu'on donnait avant lui de l'existence de Dieu. Charles Villiers, qui a publié à Paris la philosophie de Kant, nous dit que Kant anéantit le corps comme *chose en soi*, la substance incorporelle comme *chose en soi*, et les laisse substituer comme simples phénomènes.

L. . . . . « Il est difficile de mettre les » démonstrations méthaphysiques à la por- » tée de tout le monde : mais la meilleure » preuve contre l'existence de Dieu, c'est » l'existence des prêtres ». Il achevait par ces mots le récit des désastres que les prêtres ont causés dans les départemens de l'Ouest.

LALANDE. A la suite de mon quatrain sur

Dieu, on pourrait ajouter celui que j'ai fait contre les hommes : *facit indignatio versum.*

Les hommes fous, méchans ou bêtes
Prouvent que tout est mal dans cet indigne lieu;
Un scélérat suffit pour renverser les têtes;
L'homme ne serait plus s'il existait un Dieu.

Lambert, de Belan, député à la convention : *les Fourmis du parc de Versailles raisonnant;* in-12, 1803.

La Metherie (Jean-Claude de), professeur d'histoire naturelle au Collége de France, et auteur du *Journal de Physique.*

Lequinio, député à la convention nationale, y faisait profession d'athéïsme comme Jacob Dupont, et le monstre qui ensanglanta la France pendant neuf mois. Celui-ci changea d'avis; mais il était trop tard; il subit la peine due à ses crimes le 28 juillet 1794.

Le Roy, de Versailles, ami de Buffon, et qui connaissait les animaux mieux que personne, dans ses *Lettres philosophiques sur les Animaux*, les rapproche tellement de l'homme, qu'on ne peut admettre

la spiritualité dans l'homme sans l'accorder aux bêtes. (*Journal de Paris*, le 20 germinal an X.)

LICHTENBERG, habile astronome de Gottingen, était Athée très-prononcé et très-déclaré. Il est mort en 1799. (*Voyez ma* Bibliographie Astronomique, *p.* 826.)

LYCÉE. En pluviose an VI, on lut au *Lycée Républicain* (aujourd'hui *Athénée de Paris*), un ouvrage intitulé : *De la Souffrance et de la Consolation*. L'auteur puisait dans la nature humaine et la philosophie, et non dans les idées religieuses, tous les motifs du courage, toutes les ressources de la compassion. L'abbé ***, en sortant, dit tout haut : *Voila un discours d'Athée*. On rapporta ce propos à l'auteur, qui répondit gaiement :

Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante !

Nous n'extrairons que deux traits de cet essai :

« La morale la plus austère en théorie est » la plus admirée des hommes, quelque » soit leur corruption, et proportionné- » ment à cette corruption. Delà, le char- » latanisme des rigoristes, toujours sûr de » son succès, et qui, mieux que de pré-

» tendus miracles, a servi les fondateurs
» de sectes, etc. »

« L'homme qui ne craint pas la mort,
» et connaît la valeur de la vie, sait quand
» il doit vivre et quand il doit mourir.....
» — Mais l'incertitude de l'avenir ! mais
» ce passage effrayant du tems à l'éter-
» nité ! — Sois bon : qu'as-tu à craindre ? »

Marchéna (Joseph). Voyez son *Essai de Théologie* (in-8°., 42 pag., Paris, Cérioux). Le but de cet ouvrage est de prouver « la connexité intime de l'idée mère de
» toutes les religions, de celle d'une *divinité*, avec la corruption de la morale,
» avec les faux systêmes d'organisation
» sociale ».

Maréchal, auteur du *Dictionnaire des Athées*, avait fait graver ces deux vers :

L'homme dit : Faisons Dieu, qu'il soit à notre image;
Dieu fut, et l'ouvrier adora son ouvrage.

Marie-Thérèse, reine de Hongrie, avait été rendue Athée par Vanswieten; mais il ne la détourna pas des pratiques apparentes de la religion catholique, une des bases les plus importantes de la politique. (*Testament de Pie VI*, 1800, pag. 29).

Mithée, rédacteur du *Journal des Hommes Libres.*

Ménandre, poëte comique grec, dont il ne nous reste que des fragmens. En voici un que *Stobée* nous a conservé. « Epicharme a dit, il est vrai, que les Dieux » sont les vents, l'eau, la terre, le soleil, » le feu, les astres : mais Moïse n'imagi- » nait que des Dieux utiles ; c'était pour » nous l'argent et l'or. Quand tu les au- » ras placés dans ta maison, demande ce » que tu veux ; tout t'arrivera, le champ, » les maisons, les esclaves, les vases d'ar- » gent, les amis, les juges, les témoins. » Donne seulement, et tu auras les Dieux » même pour serviteurs. » Ménandre n'é- pas un *croyant*, puisque le *spinosisme* d'Epicharme ne lui suffisait pas.

Mersenne (minime), écrivait à Descartes : On ne sait pas si l'idée d'un être très-parfait n'est point la même que celle d'un être corporel. (*Lettres*, t. II, p. 281.)

Métrodore, philosophe pyrrhonien, né à Chio. « Nous ne savons rien, disait-il, » et nous ne savons pas même si nous ne » savons rien ».

Montaigne, dans son grand chapitre sur Raimond de Sebonde, ridiculise les

systêmes de la divinité. Il observe que Pythagore enseignait en secret sa doctrine intérieure sur l'athéïsme, après de longues épreuves, et il cite beaucoup d'autres philosophes qui tenoient leurs opinions secrètes. Cicéron en parle de même : il y avait du danger à Athènes, mais en France il n'y en a plus; je trouve que cette dissimulation est une lâcheté. Naigeon me déteste pour l'avoir mis dans notre Dictionnaire : il prétend que cela l'a empêché d'être député; mais on m'a bien dit que la même raison m'avait empêché d'être sénateur; l'un est aussi douteux que l'autre.

Mongez me déteste aussi pour l'avoir cité, parce qu'il a pensé qu'il pourrait arriver un gouvernement où il serait sous le couteau. *Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.* Celui qui craint la mort n'est capable d'aucune des grandes actions qui honorent l'homme; ainsi je n'estime pas les Athées qui cachent leur opinion; ils ne me paraissent pas dignes de notre secte. Cependant je dois cette justice à Naigeon, il s'est toujours assez bien montré depuis son article *Unitaire*, dans l'ancienne *Encyclopédie*, in-fol°., 1765, pag. 400, tome XVII, jusqu'au *Dictionnaire de*

Philosophie, dans *l'Encyclopédie méthodique*, aux articles : *Académiciens*, *Cardan*, *Fatalisme*, *Fréret*, *Mirabeau*, *Ordre de l'Univers*, *Stoïcisme*, etc. ; mais il vient de supprimer une *Préface* qui lui avait pris beaucoup de tems, et qui était déjà imprimée pour les *OEuvres de Diderot*. Le rétablissement de la religion catholique en France lui a inspiré une nouvelle crainte.

Un Médecin célèbre m'a prié de ne pas le citer ici, parce qu'il y aurait trop à perdre pour lui de se rendre odieux aux dévotes, dont il est l'oracle. Il m'a paru que les plus grands médecins étaient de grands matérialistes.

Nègres Serraires, peuple d'Afrique, où l'on trouve la vertu, le courage, le bonheur et l'athéïsme ; suivant M. Pruneau de Pommegorge. (*Descript. de la Nigritie*, 1789, in-8°., pag. 120—125.)

Nogaret (le comte de). Voyez son *Essai sur les Montagnes* (2 vol. in-8°., Amsterdam, 1785), ouvrage excellent et trop peu connu. Dans le chapitre 17 du livre VIII, l'auteur indique nettement les causes très-humaines des croyances religieuses. Il ne regarde toutes ces croyances que comme

des maladies morales de notre espèce dégénérée. « Tous les systêmes d'invocation, » les théogonies, tous les genres d'idolâ» trie, toutes les prétendues religions ré» pandues depuis sur la terre, sous tant » de formes diverses; en un mot, le culte, » doit le jour aux passions des hommes; » etc., etc. » (*Tome II*, page 415.)

Philémon, auteur comique, dont il nous reste un petit nombre de fragmens, recueillis avec ceux de Ménandre. Voici la traduction de six vers de ce poëte :

« Crois Dieu, et le révère; mais ne le » cherche point, car tu n'as rien de plus » que de chercher. Ne désire pas appren» dre *s'il est ou s'il n'est pas :* révère-le » toujours comme existant et présent..... » Dieu ne veut point que tu apprennes » quel il est : tu deviens donc impie en » voulant l'apprendre malgré sa volonté ».

Pigault-le-Brun, auteur de la charmante comédie des *Rivaux d'Eux-mêmes*, et de plus de 30 volumes de *Romans*, etc., a donné, en 1803, *le Citateur*, en 2 vol., où il rapproche toutes les objections des croyans, et les rend ridicules.

Pline. Ajoutez à son article ce passage remarquable, livre VII, chapitre 55, à la

fin : *At quanto facilius certius que sibi quemque credere, ac specimen securitatis ante genitali sumere experimento.*

Pougens (Charles), de l'Institut national, un de nos savans les plus universels, s'exprime ainsi :

« Ce prétendu système du monde, ces » lois régulières et constantes, d'après les- » quelles la nature se meut et agit, cette » volonté prédéterminée du créateur, sont » une pure invention des hommes ; il leur » fallut un Dieu pour consoler leur igno- » rance et leur faiblesse ; et ils ont été » en même-tems assez imbécilles pour » l'emprisonner et pour circonscrire sa » puissance, en l'assujettissant lui-même » aux règles dont ils ont prétendu qu'il » était l'auteur ; enfin, de leur Dieu tout- » puissant ils n'ont fait qu'un Dieu asservi, » un Dieu fait à l'image de l'homme, un » homme aggrandi. Jettez autour de vous » quelques milliers de grains de froment, » vous formerez nécessairement des cer- » cles, des triangles, des quadrilatères, » etc. ; doit-on conclure delà que vous » avez l'intention de disposer ces grains » de froment selon les règles de la géo- » métrie ». (*Maximes et Pensées*, par

Charles Pougens, écrites à Londres en 1787, et imprimées à Paris en 1793, à son ami Gorani. 16 pag. in-8°.)

Poulthier, dans son *Ami des loix*, le 23 brumaire an VI, établit une conversation plaisante entre La Harpe et moi ; il finit par rendre La Harpe bien ridicule.

Protagoras, exilé par les Athéniens, donne lieu à Cicéron de dire : *Ex quo equidem existimo tardiores, ad hanc sententiam profitendam, multos esse factos, quippe cum pœnam ne dubitatio quidem effugere potuisset.* La même raison a dû imposer silence aux philosophes de tous les siècles et de tous les pays.

Richard Roe, auteur de *Concubitus sine Lucina.*

Roucher. Le garde-des-sceaux, Miromenil, lui disait, à l'occasion de son poëme des *Mois* : « Il y a bien un peu d'athéïsme ; » au reste, c'est le pain des forts ».

Rousseau de Genêve, dans une lettre à madame de Luxembourg, qui est dans le *Conservateur*, dit, en parlant de la vie future : *Je n'y crois pas.*

Salverte (Eusèbe), né à Paris le 18 juillet 1771, a fait : *Essai sur ce qu'on doit croire*, 1793 ; *l'Éloge de Diderot* ; des

Poésies, et nous prépare encore des ouvrages philosophiques.

Sénèque. *Hoc erit post me quod ante me fuit.* (Epist. 5.)

Sénèque le Poëte. On y trouve encore ces vers :

Quæris quòe jacea post obitum loco
Quo non nata jacent. (Troas, II. 30).

Socrate. Il me paraît prouvé qu'il était Athée, mais qu'il ne voulait pas s'expliquer ouvertement. Il fut condamné comme Athée. Xénophon, pour prouver qu'on avait eu tort de le faire périr, dit qu'il sacrifiait à Esculape ; mais il ne parviendra pas à déshonorer Socrate à ce point-là. On dit que je lui ressemble de figure, je crois du moins lui ressembler par mes principes et mon amour pour la vertu.

Platon fait dire à Socrate, dans son Apologie : « Qu'on parle de lui comme d'un sophiste habile, qui s'occupe de ce qui se passe dans les cieux, qui cherche ce qui est caché dans les entrailles de la terre..... Ordinairement ceux qui s'occupent à ces sortes de sciences sont taxés d'athéïsme ».

St.-Justin fait dire à Socrate qu'il n'était pas facile d'arriver à la connaissance du

père et de l'auteur de toutes choses, et que quand on y était arrivé il n'était pas sûr de s'en entretenir avec tout le monde. (*Vie de Socrate*, par Charpentier.)

Aristophane disait que Socrate avait détrôné Jupiter pour mettre les nuées en sa place, et leur donner le gouvernement du tonnerre.

Socrate, disant devant ses juges que le soleil et la lune étaient des Dieux, nous prouve que les Dieux de Socrate étaient la matière et le mouvement.

Enfin, Socrate, en lisant le *Lysis*, de Platon, disait : *Grands Dieux! combien ce jeune homme dit de faussetés sur mon compte.* (Diog. Laërce, dans Platon.) Voilà pourquoi j'ai pris Socrate pour mon patron et pour patron de notre secte.

La fête des Théophilantropes au Temple de la Victoire (Saint-Sulpice), à l'honneur de Socrate, le 30 mai 1800, ne m'empêche point d'appeler notre secte *la Secte socratique.*

Stace employe ce vers de Pétrone :

Primus in orbe Deos fecit timor.

Madame de Staël (Necker) a fait, en 1800, un ouvrage très-philosophique où elle fait voir l'influence de la littérature sur

le gouvernement, la religion et les mœurs. Elle y prend la défense de la philosophie contre ces gens d'esprit, qui croyent qu'il est d'une saine politique de déclarer la guerre à ce qu'ils appèlent les rêves creux de la métaphysique.

Stoïciens. Il semblait que la nature humaine eut fait un effort pour produire cette secte admirable, qui était, comme ces plantes que la nature fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus. Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. (*Montesquieu, Gr. des R.*, ch. XVI). Les Stoïciens étaient matérialistes, fatalistes, et à proprement parler, Athées. (*Diderot*, tome VII, pag. 516, de ses Œuvres publiées par Naigeon).

L'an 278, les Athéniens défendirent aux Philosophes d'enseigner.

Zenon, mort l'an 264 avant notre ère, renversa toutes les notions reçues de théologie. Jupiter, etc., étaient réduits à des mots vides de sens. Selon lui, la cause efficiente, ou Dieu, est un air très-pur et très-liquide, un feu placé à la circonférence des cieux la plus éloignée. C'est en agitant la matière et en lui imprimant les qualités qui étaient en elle, qu'elle a formé le monde.

Voltaire. Je l'ai beaucoup connu, depuis 1751 jusqu'à sa mort, et je suis certain qu'il était Athée. Madame Denis, sa nièce, me l'assurait; mais il ne voulait pas qu'on en parlât; il regardait la croyance d'un Dieu comme nécessaire aux hommes. J'ajouterai quelques passages de Voltaire, à l'appui de mon assertion.

« Quand il faut rendre son corps (dit-» il), aux élémens, et ranimer la nature » sous une autre forme, ce qui s'appèle » mourir; quand ce moment de métamor-» phose est venu, avoir vécu une éternité » ou avoir vécu un jour, c'est précisément » la même chose ». (*Micromégas*).

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux;
Il nait avec nos sens, croît, s'affoiblit comme eux:
Hélas! périra-t-il de même.

Voltaire disait à un poëte qui lui demandait son opinion sur Dieu : « Croyez en » Dieu, il n'y a rien de plus poëtique », (Montlinot me l'a assuré).

Wolf (*Christian*), célèbre mathématicien et métaphysicien, mort en 1754; accusé par les prêtres de ne pas croire en

Dieu, fut obligé de quitter son pays, auquel il était fort utile.

Wolf (*Nathanaël Mathieu*), astronome de Danzig, dont j'ai parlé dans ma *Bibliographie astronomique*, pag. 595.

Anonyme. *De l'homme et de ses rapports*, 1800, seconde édit., 2 vol. in-8°.

J'ai remercié l'auteur dans le *Journal de Paris*, du 27 vendémiaire an IX ; il discute fort au long la grande question de l'existence de Dieu.

NOTES

SUR

Quelques endroits du Dictionnaire des Athées.

Page xljx. P.....R, signifie *Porcher.*

Pag. 32. BA.....U, signifie *Baudeau*, fameux économiste, coopérateur de Quesnay, Mirabeau le père, Dupont, etc.

Pag. 40. BERTHOLET, un de nos plus fameux mistes.

Pag. 50. BOINDIN, et non *Bourdin.*

Pag. 52. BR....E veut dire *Brune.*

Pag. 104, cotée par erreur 204, D. D. H. G. indique le *Dictionnaire des Honnêtes, gens* de Maréchal, qui parut avec son *Almanach des Honnêtes gens.*

Pag. 111. Au lieu du Gatel, lisez *du Castel.*

Pag. 117. P.....D, c'est *Peyrard.*

Pag. 147. Au lieu de Fichler, lisez *Fichte.*

Pag. 164. GARAT.

Pag. 178. GUYTON DE MORVEAUX.

Pag. 216. VALIERE, fille du marquis de Valière, à Saint-George de Renin en Beaujolais.

Pag. 226. LA GRANGE, un de nos plus fameux géomètres du dix-huitième siècle.

Pag. 241. LEGRAND D'AUSSY, de l'Institut national, mort en 1800, se glorifiait d'être Athée.

Pag. 299. Au lieu de Crellin, lisez *Crellius.*

Pag. 312. D'HOLBACH. Au lieu de Diderot et D'Holbach, lisez *Diderot et Naigeon.*

Pag. 317. OZANAM était de Bouligneux, près de Villars en Bresse.

Pag. 367. PRIEUR, membre du comité de salut public.

Pag. 459. Sylvain M. . . . , c'est MARÉCHAL lui-même qui raconte sa vocation à la philosophie.

Pag. 486. TOLAND dit que Moïse et Spinosa ont pensé de même. (*Religion chrét. sans mystères*).

Pag. 498. VANINI mourut en 1619 à 34 ans.

Dans l'ouvrage intitulé : *l'Art de désopiler la Rate*, pag. 305 et suiv., il y a un catalogue très-étendu de livres d'athéisme, où l'on pourrait trouver de quoi augmenter nos Supplémens; mais il faudrait trop de tems; je retourne à mes étoiles.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

PAGE 9, ligne 23 : ajoutez *le Jugement dernier des Rois.*

Pag. 15, à la fin : ajoutez ce vers de M. Delille :

Sur l'estime de soi repose la morale.

Pag. 16, ligne 4 : au lieu de Juvénal, lisez *Perse, III. 38.*

Pag. 30, ligne 4 : *Valisnieri.*

Pag. 50, ligne 3, ajoutez : *Descartes, refusant une ame aux bêtes, indiquait son opinion sur celle des hommes.*

Pag. 54, ligne 21. Américo Vespuce, dans son premier voyage, en 1497, sur la Côte de Paria, dit qu'il n'y trouv aaucune religion.

Pag. 58, ligne 2, ajoutez : *Je dois à Salverte beaucoup d'articles de ce Supplément.*

Pag. 59, ligne 17, ajoutez : *que Athénée, liv. XI, ch. 248, fait un reproche pareil à Platon.*

8 Novembre 1803, anniversaire de La Mettrie.